LE PATRIMOINE NATUREL EN PAYS BASQUE

Claude DENDALETCHE

Le patrimoine naturel fait implicitement référence à la présence humaine et à son action au fil des siècles. S'il se rattache à un territoire, il est plus satisfaisant, au Pays Basque, de parler d'espace basque avec ses approches culturelles multiples. Cet espace révèle des écosystèmes complexes et une diversité de paysages, mais également des pratiques et des conceptions patrimoniales originales.

Natura ondareak, berez, jendetzearen presentziara derama eta jendetzearen mendeetako ekintzara. Lur bati lotua da, baina hobe da Euskal Herrian euskal espazioaz hitz egitea, bere hurbilketa kultural guziekin. Espazio horrek argitan emaiten ditu ekosistema korapilatsuak eta paisaia desberdinak, bai eta ere familia ondareari buruzko ideia eta pratika bereziak.

L'expression de patrimoine nature est paradoxale puisque ce que l'on nomme nature a bien entendu préexisté à l'émergence biologique de l'homme au Quaternaire. Dans de nombreuses cultures, dont celles animistes, le concept de Terre-mère domine, y compris dans l'espace basque. Il serait alors plus cohérent de parler de matrimoine et non de patrimoine. Tenter de tracer les liens entre patrimoine naturel et identité basque est un exercice intellectuel acrobatique ; il est plus satisfaisant de parler d'espace basque. Mais l'espace basque, comme je l'ai défini par ailleurs, est un archipel[1]. Le premier écueil à éviter est d'enfermer notre réflexion dans des limites administratives ou des frontières étatiques.

■ Un espace aux écosystèmes complexes

On ne peut traiter ce sujet si l'on ne considère pas que l'espace basque occupe les deux versants de l'extrémité occidentale de la chaîne pyrénéenne.
À l'est existe un exemple très original d'écosystème karstique de haute montagne alpine et subalpine jouxtant des pelouses pastorales d'altitude couvrant les hautes vallées souletines et de Roncal-Salazar. Cet ensemble se prolonge par le vaste manteau forestier d'Iraty à l'ouest. De la même manière que le premier ensemble fut toujours traité en termes de compascuité[2] par les communautés

des deux versants, l'aménagement touristique d'Iraty utilise désormais des crédits communautaires européens obtenus par les vallées basques des deux côtés de la frontière. Même si des luttes pastorales ont jalonné l'histoire, la conscience de l'identité de problèmes à résoudre demeure.
À l'inverse, les écosystèmes côtiers sont moins aisés à appréhender pour la plupart des responsables. Sans doute parce que la lisière océanique, qu'elle soit sableuse ou rocheuse, est davantage parcellisée au niveau administratif et aussi parce que les biocénoses océaniques sont d'appréhension moins simple que les biocénoses terrestres. À l'heure où la pratique du surf a donné à la Côte basque une dimension mondiale, la problématique de la propreté des eaux devient particulièrement cruciale. Des interdictions de baignades édictées par les institutions municipales soulignent bien l'actualité du problème.
La perception patrimoniale de la haute montagne pastorale et celle des rivages océaniques sont très distinctes. Celle-ci est plus floue, comme si le proche océan était davantage considéré comme un réservoir à poisson où les prélèvements par la pêche sont imaginés sans limites. Et la côte comme un lieu sursaturé saisonnièrement, mais régulé par le cycle saisonnier touristique. Celle-là est davantage d'ordre territorial, celui de la possession venue du fond des siècles d'espaces dont les citadins conservent une approche bucolique et que les autochtones voient de manière plus pragmatique comme un réservoir saisonnier de nourriture pour les troupeaux. Quant aux espaces forestiers, dont très peu sont domaniaux, les villages et syndicats en ont confié la gestion à contrecœur à la structure étatique des anciennes Eaux et Forêts.

■ Des approches culturelles multiples en écosystèmes terrestres

Au fil de l'histoire c'est à une palette de conceptions patrimoniales que nous avons affaire.
Pour le citadin, il y a peu encore, la paysannerie représentait l'image d'une proximité avec la nature. Proximité certes mais surtout volonté d'éliminer tout ce qui contrecarrait la gestion des cultures : bêtes sauvages, herbes parasites, insectes nuisibles. Sagesse paysanne ? Une illusion, démentie par les emprunts bancaires considérables engagés pour des achats de tracteurs et ustensiles parfois surdimensionnés compte tenu de la taille des exploitations et par l'inféodation à un système de primes conduisant à une augmentation de la taille des troupeaux bovins ou ovins. Sens de la territorialité ? Sûrement... puisque la maîtrise de la terre, du territoire sont consubstantiels de la paysannerie en général, depuis toujours.
Cependant les choses ont évolué et certains paysans tentent d'être moins dépendants des banques et des circuits commerciaux, ce qui représente une vraie révolution culturelle. Ce mouvement, associé à un souci de définition d'une agriculture basque, se démarque d'un syndicalisme national français plutôt lié traditionnellement à une agriculture intensive. Parmi les préconisations, on note : la limitation de la taille des troupeaux, la prééminence des races locales, la vente directe des produits de la ferme ou en circuit très court, des

actions de promotion de type collectif bien ciblées. Ce processus marque un retour à des pratiques de bon sens qui avaient été annihilées par des décennies d'errements.
Ce retour du bon sens n'est pas l'indice d'une fermeture des esprits aux réalités de notre époque, bien au contraire. L'espace basque a toujours été accueillant aux innovations. N'oublions pas que la plupart des produits que nous consommons - et qui parfois sont promus médiatiquement comme typiquement basques ! - sont venus d'ailleurs au fil des siècles. Citons le maïs, les haricots, la pomme de terre, le piment, etc. L'extraordinaire engouement médiatique mondial pour le piment d'Espelette montre bien l'agilité économique d'un groupe d'agriculteurs ayant profité de l'image culturelle des Basques pour créer de toute pièce un fait notable. D'autres supports sont destinés à grandir : les cerises d'Itxassou, le porc noir des Aldudes.
Le chemin traditionnel de la polyculture en Pays Basque a été bloqué il y a quelques décennies par le développement de la maïsiculture à grande échelle. Celui-ci fut certes lié à la mise au point de nouvelles souches génétiques plus productives mais aussi et surtout à des conditions climatiques particulières dans cet extrême sud-ouest du pays : pluviométrie et phase estivale subtropicale. Conditions qui ont permis historiquement l'accueil de cultures "étrangères". Il est vraisemblable que des essais d'implantation de nouvelles cultures vont amener des innovations dans le paysage agronomique de l'espace basque.
Que penser de la pratique des brûlis, incorrectement nommés écobuages dans les textes administratifs, si ancrée dans nos collines et montagnes ? Vieille comme le monde, la mise à feu utilisée pour éliminer les épineux (ajoncs et broussailles diverses), désormais encadrée par la nécessité d'une déclaration préalable, fut étudiée par des expérimentations agronomiques anciennes, notamment à Iraty. Il en résulte quelques avantages lorsque le terrain est plat et une moindre résistance à l'érosion gravitaire en terrain pentu, c'est-à-dire dans la majorité des cas. Des observations récentes ont signalé un impact négatif dans quelques cas sur la respiration humaine. La mise à feu répond plus actuellement à un rite, à une facilité, qu'à une pratique raisonnée. Les débroussaillements mécaniques en montagne ne peuvent être pratiqués partout pour des raisons techniques et économiques. Par ailleurs, la sous-surveillance des troupeaux en beaucoup de lieux ne permet plus une gestion écologique de la dent animale. On sait en effet que le maintien successif en un même lieu des chevaux, des bovins puis des ovins permettait autrefois de mieux réguler la pousse des épineux. La dépaissance se marque dans les paysages pentus par le développement de grandes plaques jaunes de brachypode penné : pentes du Behorlegui, d'Harpea, etc.

■ Des marqueurs toponymiques à la grande faune

Les grands prédateurs (ours, loups, aigles, rapaces charognards) sont présents de manière plus ou moins dense dans tout l'espace toponymique basque, preuve de leur enracinement historique en ces lieux ; citons : Artzamendi,

Artxilondo, Artzpasia, Arranomendi, Otxogorrigaina, Ügatzeko Larrea. Beaucoup de ces animaux ont disparu du fait de braconnages ou d'actions de chasse anciennes.
Cependant des introductions ou réintroductions animales sont intervenues ces dernières années. Citons en particulier l'isard sur la crête Escaliers-Mendibeltza. Cet animal avait été éliminé de ces lieux depuis environ trois quart de siècle. Le cerf, introduit autrefois dans l'Irati haut-navarrais, a colonisé de nombreux endroits, en particulier le versant forestier septentrional du massif des Arbailles. La marmotte, amenée en Soule orientale, s'est à peine maintenue. Succès et échecs des actions souvent menées par les sociétés de chasse montrent bien la difficulté qu'il y a à "restaurer" des biocénoses quand elles ont été déstructurées depuis longtemps.
Pour d'autres animaux, leur présence permanente ici est due à des changements climatiques ; ainsi le milan royal qui, autrefois, à l'instar du milan noir, était migrateur, est devenu sédentaire dans nos régions. L'abondance des oiseaux liés à l'eau est aussi un fait récent dont on ne sait objectivement déterminer la cause.

Il est clair que la présence d'un marqueur animal d'un espace déterminé est surtout appréciée par la partie de la population non paysanne. C'est particulièrement vrai pour l'ours et le loup, autrefois très présents en Pays Basque. Le cas des grands rapaces est fort différent. Les vautours, omniprésents dans toute la montagne pastorale, débarrassent la montagne des carcasses des animaux morts accidentellement. Une augmentation de leurs effectifs fut liée il y a peu à une grande quantité de nourriture disponible en versant navarrais autour des porcheries industrielles. On a signalé une prédation récente sur les troupeaux, fait amplifié par la médiatisation journalistique. On a expliqué administrativement ce fait par un besoin de nourriture et réagi en rétablissant des dépôts de viande en montagne, selon le principe des *muladares* ibériques. Il n'est pas sûr que cette interprétation soit la bonne et la solution trouvée idéale. Elle traduit en tout cas la persistance d'une revendication paysanne contre les "ennemis des cultures et des élevages" et contre le monde citadin ignorant de la dureté du travail de la terre.

■ Un tapis végétal diversifié

Les Basques ont la réputation d'être les ennemis des arbres, sûrement en raison de l'omniprésence d'un pastoralisme séculaire qui a nécessité l'élimination de la couverture arborée en de nombreux endroits. Ce sont surtout les forestiers qui ont proféré ce qualificatif, oubliant que l'exploitation minière a entraîné bien plus de déforestation que le pastoralisme, par exemple en forêt de Hayra. L'existence du climat atlantique sur tout l'espace basque a permis une restauration rapide du tapis végétal en beaucoup d'endroits. Par ailleurs, comme partout dans les Pyrénées, une reforestation importante intervient à partir des lisières forestières actuelles, tant en Soule qu'en Basse-Navarre.

Les arbres présents (chênes, hêtres, sapins, ifs, pins sylvestres, pins à crochets, etc.) sont considérés pour la plupart comme du bois d'œuvre ou de chauffage. En dépit de l'image du chêne de Gernika, il ne semble pas y avoir dans la culture basque, une déférence particulière pour ces géants, à la différence d'autres cultures montagnardes. La preuve en a été fournie en Guipúzcoa et Biscaye dans les dernières décennies par la destruction de beaucoup de forêts autochtones pour les remplacer par des résineux destinés à alimenter l'industrie de la papeterie, activité extrêmement polluante des rivières.

Dans certains pays des arbres vénérables sont distingués et protégés au titre de monuments de la nature. Ce pourrait être le cas en Pays Basque pour de très vieux exemplaires de chênes pédonculés, de châtaigniers, de hêtres (en particulier en milieu karstique comme aux Arbailles), d'ifs (dans le même massif), de sapins et de pins à crochets (en Haute-Soule).

Ce n'est pas dans les immenses étendues de landes que l'on trouvera des plantes notables mais bien plutôt sur certaines falaises ou dans certains ravins de Haute-Soule ou du Labourd. Citons en particulier l'endémique *Petrocoptis pyrenaica* ou les fougères reliques des temps tertiaires : *Hymenophyllum tunbridgense, Trichomanes radicans*, ou encore la grande soldanelle (*Soldanella villosa*).

Le climat accueillant de nos régions a permis aussi l'acclimatation ancienne ou plus récente de nombreuses espèces venant de lointains pays – et souvent implantées à partir du port de Bayonne. Citons le *Polygonum* de l'île de Sakhaline, *Paspalum dilatatum, Sporobolus tenacissimus, Oenotera rosea*, parmi les plus communes tout au long des voies de communication routières. À noter depuis une dizaine d'années l'envahissement relatif de ce type de biotope par l'Herbe de la Pampa (*Gynerium argenteum*). Ces espèces dites invasives font-elles parties du patrimoine botanique de notre région ou sont-elles à combattre comme étrangères-invasives ?

■ Les éléments patrimoniaux du paysage

Tout paysage est un palimpseste apparaissant sous la forme d'un kaléidoscope saisonnier. La lande à fougères et ses rousseurs automnales, popularisée par les romans tels le *Ramuntcho* de Loti ou le *Mirentchu* de Lhande, est le type même du paysage créé par l'homme pour la production de litière pour le bétail. Laissons-la sans intervenir ; au fil des décennies, les ajoncs vont s'implanter, les arbustes vont apparaître, les chênes s'implanter et de la lande nous passerons à une forêt. Que vaut-il mieux avoir : une lande ou une forêt ? Une polyculture ou une monoculture ?

Ceci pose le problème du rôle de l'homme dans le maintien de paysages considérés comme typiques de l'espace basque. Dans quelques cas, celui de la conservation des tourbières de pente, la solution est assez simple ; il suffit d'enclore les parcelles correspondantes, en général de taille réduite. Cela évite le piétinement par le bétail, mais encore faut-il veiller au maintien en bon état des clôtures. Les tourbières sont de bons exemples de biocénoses issues des temps

glaciaires et montrant une flore originale accompagnant les sphaignes. Citons les espèces suivantes : *Narthecium ossifragum, Hypericum elodes, Ranunculus flammula, Drosera rotundifolia*, plusieurs orchidées.
La conservation de pans entiers de forêts est plus complexe. Il existe en Navarre des réserves dites intégrales mais si on ne les entoure pas de clôtures solides, elles restent un vœu pieux. Les pentes sévères au nord de la crête Escaliers-Mendibeltza sont de bien meilleures protections et des gages de tranquillité pour la faune et la flore. C'est là que disparurent les derniers Grand Tétras du Pays Basque et que les isards ont été introduits. Il est clair que la conservation des biocénoses originales va de pair avec celle des biotopes qui les sous-tendent...
Il existe bien peu de biotopes hors de portée des animaux domestiques, si l'on excepte les hautes parois des canyons et les parties karstiques de haute montagne vers le pic des Trois Rois (2 444 m), point culminant de l'espace basque.
Dans la frange côtière, la conservation de vastes espaces non urbanisés entre Socoa et Abbadia, peut étonner le visiteur. Deux ordres de faits expliquent historiquement cette situation. D'une part les acquisitions réalisées par Antoine d'Abbadie avant sa mort en 1897 autour du château qu'il y fit construire. Léguées telles quelles à l'Académie des Sciences, cette dernière en vendit un certain nombre, hélas. D'autre part, la possession d'une maison à Ascain par un ancien premier ministre qui usa de son pouvoir politique pour éviter une trop grande urbanisation des lieux. On pourrait d'ailleurs songer à dériver le trafic routier de la corniche vers un tracé plus intérieur déjà existant et réserver cet espace à la déambulation pédestre et à la restauration des biocénoses qui y existaient, tant en milieu terrestre que sur les falaises bordières. Cette initiative pourrait être une belle expérimentation sur le patrimoine naturel en Pays Basque !

Au fil de l'eau

Le vrai lien de solidarité écologique entre les milieux terrestres et le milieu côtier océanique se tisse dans la salubrité des eaux torrentielles puis des rivières. Des eaux propres sont un élément essentiel du patrimoine culturel d'un pays. Dans les décennies du siècle précédent, tandis que le Pays Basque septentrional demeurait encore très agricole, nos voisins d'outre-Bidassoa développaient des plantations de *Pinus insignis* pour l'industrie papetière, déversaient des effluents industriels dans les rivières et il n'était pas rare, à la traversée automobile des villages guipúzcoans, d'observer d'énormes amas de mousse sur les rivières. Encore aujourd'hui, la Nive d'Arneguy subit des déversements inconsidérés d'effluents dangereux pour la vie animale dans la rivière. Cependant nombre de progrès de salubrité ont été réalisés ces dernières années puisque l'on voit les saumons remonter les eaux de la Nive dans son cours inférieur.
Aux activités traditionnelles de pêche professionnelle ou de loisir est venue se rajouter saisonnièrement celle de la pratique du rafting sur la Nive. Celle-ci suppose encore plus une bonne salubrité de l'eau en raison de la fréquentation humaine. Le canyoning doit être limité à certaines portions du territoire à

cause de l'impact qu'il peut avoir sur le patrimoine naturel de zones plus fragiles. Il est essentiel de veiller à la conservation en l'état de toutes les zones encaissées des rivières, des fonds de canyons et de toutes les parois bordières, à la flore et à la faune généralement très riches.

Patrimoine naturel et culture basque

La langue basque, considérée dans la multiplicité de ses dialectes originels, traduit une connaissance très précise des phénomènes naturels et du monde animal et végétal des biocénoses terrestres et de leur interdépendance. L'espace basque fut par ailleurs le lieu de nombreuses mises au point scientifiques ou techniques et c'est un mouvement qui continue. On observe ici une grande inventivité et une adaptation originale de connaissances, venant d'ailleurs ou non. Cet espace ouvert, accueillant aux innovations, doit le devenir davantage pour tout ce qui concerne les aspects naturels patrimoniaux. Ceci exige une appréhension globale des faits en termes d'écosystèmes.
Il n'est pas sûr qu'une vision purement administrative en termes d'espaces protégés (par exemple le zonage de Natura 2000) soit la plus souhaitable et la plus efficace pour le maintien d'un patrimoine naturel satisfaisant. Il y a un gros effort à faire ici pour envisager globalement - et non localement - tout le patrimoine naturel, d'autant que le lien avec le patrimoine culturel est très fort dans tout l'espace basque.

Notes

1 *L'archipel basque. À la recherche d'une identité moderne*. Privat, Toulouse, 2005, 202 p.
2 Compascuité : droit de pacage qui appartient en commun à plusieurs communautés d'habitants.